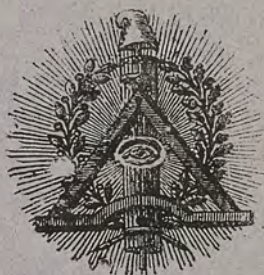


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LE
GODMICHÉ
ROYAL,

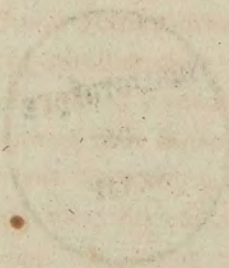


1789.

THE

GODMICHIE

TOYAL



AVIS DE L'ÉDITEUR.

FATIGUÉ des patrouilles & des factions que j'avois faites, & me trouvant, à trois heures du matin, sur la terrasse des tuilleries, ne voyant & n'entendant personne, la frayeur s'empara de moi, & je me cachai aussi bien que je pus dans ma guérite. Le sommeil vint me tranquilliser; mais ce ne fut pas pour long-temps. J'entendis une voix qui me dit bien distinctement : Pourquoi portes-tu un habit que ton courage ne te permet pas d'avoir, au lieu de rester dans ta boutique à faire vivre ta femme & tes enfans ? prends ce manuscrit : vas l'imprimer, & le distribue dans toutes les villes, & pense que si, sous vingt-quatre heures, le public n'est point instruit des faits contenus dans ce cahier, et que tu aies encore l'uniforme sur le corps, tu seras pendu : la peur qui m'avoit endormi me fit tomber le nez contre terre ; j'appellai au secours, personne ne vint ; comme il pleuvoit à verse, je me relevai pour me mettre à l'abri. Quelle fut ma surprise de trou-

(4)

ver le manuscrit, que je m'empresse de vous faire passer, de crainte d'être pendu ! je vous engage , mes chers citoyens , à quitter vos uniformes , si vous n'avez pas plus de courage que moi : si vous contestez la validité de ce manuscrit je ne pourrai pas vous en donner les preuves ; vous savez comme il m'a été remis , je m'en lave les mains.

A M E N.

LE
GODMICHÉ ROYAL.

ENTRETIEN

ENTRE JUNON ET HÉBÉ.

JUNON seule, ses juppes retrouffées, se patinant
la motte.

ADMIRABLE partie d'un con trop méprisé,
Soutien officieux d'un poil noir & frisé,
Motte autrefois charmante aux yeux de mon
parjure,

Hélas ! soyez sensible à ma dernière injure :
Le bougre porte ailleurs un encens qui m'est dû ;
Son vit est mou pour moi & bande pour un cul.
O rage ! ô désespoir ! chère motte ma mie,
Du membre de Jupin vous n'êtes plus chérie,
Oisivement placée au bas de mon nombril,
Vous n'avez pour espoir qu'un insensible outil.

(Elle tire un godmiché de son sac à ouvrage.)
Ombre foible d'un vit , mais pourtant salu-
taire ,

Heureuse invention qu'on doit au monastere ,
 A mon con enflammé vous plaidez à bon droit ,
 Encore valez-vous mieux que le bout de mon
 doigt.

(Elle se branle.)

Mais quoi ! quand Jupiter encule Ganimede ,
 Junon seroit réduite à ce triste remede !
 Quoi ! quand de mon époux les perfides couil-
 lons

Dont je jeûne souvent , élancent le bouillon
 Dans des endroits secrets dont rougit la nature ,
 Je me contenterois de la simple figure !
 Non ; on verra plutôt un carme repentant ,
 Aller , le vit baissé , prêcher dans un couvent ;
 Il est temps qu'à la fin je venge cet outrage ,
 S'il est vrai que tout cul de Jupin soit le gage ,
 Tous les vits désormais pourront foutre Junon ,
 Et je veux me servir de mon illustre con.
 Chere Hébé , paroissez.

JUNON, HÉBÉE

HÉBÉE.

A vos ordres soumise ,
 Grande reine, excusez si je viens en chemise ;
 Mais dans votre antichambre , exerçant mon
 talent ,
 Hercule me foutoit , Madame, en attendant.

JUNON, bas.

A foutre à tout venant elle passe la vie ;
Que son sort est heureux ! que je lui porte
envie !

Ah ! que n'ai-je à présent le vit d'un bon fou-
teur !

Qu'avec lui, dans ces lieux, je fourtrois de bon
cœur !

H É B É E.

Où tendent ces regards, ce funeste silence ?
De ces tristes soupirs que faut-il que je pense ?
Si j'ose librement m'expliquer en ces lieux,
Vous déchargez, madame, & vous foutez des
mieux ;

Mais pourquoi ces poignards ? quelque foutu
jocrisse

Vous auroit-il enfin foutu la chaude-pisse ?

Non, pour un tel affront votre con n'est pas fait ;
Voyons ces fers.

JUNON.

Prenez.

H É B É E.

Quoi !

JUNON, riant.

C'est un godmichet

H É B É E.

O Dieux ! quel instrument ! ma foi je suis ravie
De vous voir pelotter en attendant partie.

(Elles chantent un duo sur l'air : Votre cœur, aimable bergere.)

Dans la nature tout engaine,
 Dans les eaux foutent les poissons,
 La chèvre s'accouple dans la plaine,
 Et dans les airs les mouchérons :
 Foutons, foutons à perdre haleine,
 Tous les vits sont faits pour les cons.

J U N O N.

Qué ne puis-je, en effet, savourer à loisir
 Ce que peut un long vit procurer de plaisir !
 De mon con enflammé les nymphes desséchées
 Sur le bord du vagin sont tristement panchées ;
 Hélas ! il faudroit bien que le vit d'un fouteur
 Vint, en les arrosant, leur rendre leur vigueur :
 Telle on voit une rose, au milieu d'un parterre,
 S'entr'ouvrir, se fermer & tomber sur la terre,
 Ou plutôt telle on voit, sur un sable mouvant,
 Une huître hors de la mer bailler au premier
 vent.

H É B É E.

Quel étrange discours ! mon âme en est émue ;
 Quoi ! vous regnez, madame, & n'êtes point
 foutue !
 Je méprise le trône & tous ses vains honneurs ;
 Un vit vaut seul un sceptre : au diable les faveurs,
 Et tout ce que le sort aveuglement nous donne,
 Deux couillons valent mieux qu'une illustre cou-
 ronne.

J U N O N.

Hélas ! ma chere Hébé , tel est mon sentiment !
 Mais tu fais què l'on doit quelque chose à son
 rang ;

Tu fais qu'une princesse, aux malheurs destinée,
 Ne peut, comme elle veut, régler son hymenée ;
 Que j'aime tes conseils, & qu'ils flattent mon
 cœur !

Le dessein en est pris, foutons avec ardeur.

H É B É E.

Enfin, à mes desirs vous voilà donc rendue ,
 Dites un mot, madame, & vous voilà foutue,
 Ou bien, en un instant formez vingt bataillons
 De trente mille vits armés de beaux couillons ;
 A votre illustre con donnez ample carrière ;
 Donnez-moi le signal d'abord, j'ai votre affaire :
 Priape au vit quarré, Pan au vit de Triton,
 Silene au vit perçant & plus vif qu'un poisson,
 Et mille autres engins faits à la cordeliere,
 De foutre imbiberont votre illustre derriere :
 Madame, quel plaisir dans votre con heureux,
 De ressentir des coups de vits si vigoureux !
 Secondez de vos coups cette vigueur active ;
 Contentez, s'il se peut, votre humeur foutative ;
 Mais si, par un hasard qu'on ne peut soupçonner,
 Vous vous laissez enfin de vous faire ~~entamer~~
 Alors, usant des droits qu'on accorde aux actrices,
 Je m'offre à le branler entre les deux coulisses.

J U N O N.

Vas, vole, chere Hébé, rassemble tes amis,

Range autour de mon con un bataillon de vits ;
 A foutre tu verras que mon adresse excelle ;
 Hébéé, choisis bien, & prouve-moi ton zele ;
 Qu'un extérieur flatteur ne frappe point tes sens,
 Souvent un beau dehors cache un mauvais dedans :
 Ne m'amenes donc point de ces foutus viédazes
 Que la vue d'un con fait rester en extâse,
 Et qui pouvant à peine, au fort de leurs desirs,
 Effleurer foiblement le centre des plaisirs,
 S'amusent, comme on dit, toujours à la mou-
 tarde :

Garde-toi d'amener cette race bâtarde,
 Ces blonds colifichets, ces marquis charlatans,
 Qui prennent à se mirer la moitié de leur terns,
 Ces atômes brillans, qu'on nomme petits - maî-
 tres ;

S'agit-il d'avancer, ce sont autant de traîtres :
 D'abord leurs vits ont l'air d'être forts & vail-
 lans ;

Mais sitôt le bougre décharge & fout le camp :
 Je ne veux point non plus de ces blêmes poètes ;
 Du langage des cieux enflammés interpretes ;
 Par trop accoutumés au jeu de cinq contre un,
 Lorsqu'ils voient un con, leur poignard importun,
 Secondant aussi-tôt leur verve fantastique,
 Leur donne, en dépit d'eux, l'onction jésuitique :
 Je ne veux point non plus de ces vits boursouf-
 flés,

Sans desirs, sans plaisirs, superbement gonflés ;
 Car ils agitent en vain leur priapique enflure,
 Et n'ont dans les couillons ni foutre ni luxure :
 Mais, pour le dire enfin, & pour parler raison,
 Autant vaudroit se mettre du poison dans le
 con.

Pour calmer , chere Hébé , les ardeurs de mon
con ,

Ce n'est pas ce qu'il faut pour contenter Junon ;
Mais je veux de ces vits , dont la bonne enco-
lure ,

Ne connoît en foutant ni repos ni mesure ;
De ces vits amufans dont le gland charouilleux
Puisse arroser d'un coup mes fibres amoureux ,
Et de ces vits , enfin , qui , fiers à l'escalade ,
Me contraignent auffi-tôt de battre la chamade.

H É B É E.

Reposez-vous fur moi , je fais bien comme on
fout ,

Madame , vous ferez servie à votre goût ;
Je fais ici ferment , quelque soit mon envie ,
De ne jamais branler , ni foutre de ma vie ,
Si le moindre des vits que je veux vous donner
Ne vous fait décharger vingt fois fans déconner.

J U N O N.

C'est promettre beaucoup.

H É B É E.

Des vits de ces lurons
Le plus court porte au moins quinze pouces de
long.

J U N O N.

C'est comme je les veux : Et de circonférence ?

H É B É E.

Huit potices pour le moins , si j'en crois l'ap-
parence.

JUNON, après avoir un peu rêvé.
 Quinze pouces de long ! huit de circonférence !
 Ah ! mon con en décharge aussi-tôt que j'y
 pense ;
 Qu'ils viennent donc ici , qu'ils inondent mon
 con !

Hébée, tu leur diras que la tendre Junon ,
 Puisqu'il faut la nommer , est plus chaude que
 braisè ;

Que j'ai le cul léger , je ne me sens pas d'aise !
 Mais tous sont-ils , enfin , de robustes fouteurs ,
 Hébéè, puis-je t'en croire ? excuse mes frayeurs ?
 Ah ! si leurs vits, peu faits à pousser la décharge ,
 En entrant dans mon con, quoique vaste & fort
 large,

En fortoient aussi-tôt.... Non, non, tu t'y connois ,
 Et ta flamme amoureuse ne me trompa jamais ;
 Qu'ils viennent, c'en est fait, je vais foutre sans
 bornes ,

Je vais à mon époux planter cornes sur cornes ;
 Le jean-foutre aujourd'hui va sentir à son tour
 La vengeance qu'inspire & la rage & l'amour :
 Qu'ils paroissent soudain , ma motte bien lavée ,
 Ma chemise & mes jupes hautement retroussées ,
 Et le foutre coulant de mon con à plein sceau ,
 Sera cru des mortels un déluge nouvea .

(Hébéè fort).

JUNON, seule.
 Inutiles frayeurs ! qu'enfantent l'ignorance ,
 Que nourrit la foiblesse & soutient l'imprudence !
 Trop scrupuleux remords ! au sein des doux
 plaisirs

Ne venez pas troubler l'ardeur de mes desirs;
 Répandez sur le sort votre poison funeste,
 Mon con parle, il suffit, que m'importe le reste?
 Ces mouvemens lascifs en mon con excités,
 Voilà mon seul oracle, il doit être écouté;
 Foutre de la vertu, ce n'est qu'une chimere,
 Un con bien amoureux peut foutre avec son pere:
 « Délicieux enfans, veuillez branler Junon,
 » Moteurs voluptueux & du vir & du con,
 » Vous qui savez si bien le chatouilleux usage
 » De faire en un clin-d'œil sauter un pucelage,
 » Plaisirs, fils de Vénus, quittez votre séjour,
 » Venez pour mon bonheur présider à ma cour.

(Une troupe de Plaisirs de différens sexes,
 nuds, entrent sur la scene, & exécutent une danse voluptueuse.)

A voir ces vits sautans & ces mottes dansantes,
 Dont un naissant duvet couvre les fleurs naissantes,

Je trouve dans mon con l'agréable fureur
 Du plaisir qui m'échauffe & me fout jusqu'au cœur.

LE
MEÂ CULPÂ R***.

O toi ! dont l'existence étonne l'univers,
Montre qu'en leurs fureurs ont vomi les enfers,
Infâme odieuse
Toi, dont l'avidité, la vie & la bassesse
Déshonorent l'empire & le trône français
Puisse ton affreux nom, détesté désormais,
Ne vivre à l'avenir aux fastes de l'histoire
Que pour y retracer ta coupable mémoire :
Puisse nos descendans, qui sauront tes secrets,
D'un regard indigné contempler tes forfaits,
S'étonner qu'un beau jour t'ait donné la naissance,
Et maudire & pleurer les malheurs de la France !
Puisse-ils, dès le jour où triomphent les loix,
D'un peuple en liberté reconnoître la voix,
Voir tomber de ton front un honteux diadème,
Et vivre encore assez pour t'effrayer toi-même
De l'horrible portrait que l'histoire, en traits sûrs,
Aux B..... leur préparent pour les siècles futurs !
Et toi, pourceau fangeux, tyran pusillanime,
Qu'une vile tribade a su conduire au crime ;
Toi qui, d'un masque beau te parant quelque
fois,
Voulus souiller le nom du meilleur de nos rois,

Toi, que de lots flatteurs, dans leur perfide usage,
Ont nommé bienfaisant, après t'avoir dit sage,
Tu n'as jamais été qu'un tyran déguisé ;
Frémis : si contre Henri le fer s'est aiguilé,
Si la coupable main frappa son cœur auguste,
Bientôt, sans doute, un bras vengeur autant
que juste

Saura nous délivrer du plus lâche Bourbon,
Et laver dans ton sang la honte de ton nom ;
D'un mépris éternel si ton ame est jalouse,
Vas prendre un digne rang auprès de ton épouse,
Et, Vitruve nouveau, vas d'un nouveau Néron
A la postérité conserver le vil nom ;
Peins-nous de ces tyrans les traits les plus fideles,
Surpasse, si tu peux, encore tes modeles ;
Tes crimes hâteront l'instant de la vengeance,
La gloire du vengeur & l'honneur de la France ;
Vas, le plus vil des rois, vas remplir tes destins,
Le jour où tu naquis pour les tristes humains,
Fut un jour que le ciel marqua dans sa colere,
Et le jour plus affreux où l'effrayant tonnerre,
Annonçant ton épouse au François consterné,
Accompagnant tes pas à l'autel préparé,
Avoit assez montré par un sanglant présage,
De deux monstres unis le sinistre assemblage ;
Ah ! que n'avez-vous donc, couple impur &
hideux,

Dans cette horrible fête expiré tous les deux !
Tu dormois sur le trône, ô monarque imbécile,
Quand de la nation le suprême sénat
Motivoit à tes pieds sa résistance utile,
Et de tes propres mains vouloit sauver l'état !
Quelle sécurité, tout près du précipice

Tu n'apperçois donc pas ton peuple s'indigner,
 Il n'attend que le sceau de ta vaste injustice,
 Pour t'apprendre à grand cris qu'un autre doit
 régner ;

Tes projets sont affreux , ose les reconnoître :
 Une femme impudique a su les enfanter ;
 Mais du trône des Francs tu dois être le maître ,
 Et comment Antoinette osa-t-elle y monter ?
 Les cris des citoyens armés pour la patrie ,
 Seront bien différens des cris de tes soldats ,
 Les provinces crieront : Justice , Economie ,
 Et sous tes étendarts , signes d'assassinats ,
 L'on n'entendra plus rien que la bourse ou la
 vie :

Réfléchis , ou prends place au rang des scélérats.

